

Essai

Gérald Baril, Thérèse Lamartine, François Lavallée, Jean-Guy Hudon, Pierre Rajotte et Gaétan Bélanger

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Lamartine, T., Lavallée, F., Hudon, J.-G., Rajotte, P. & Bélanger, G. (2019). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 24–29.

Naomi Klein

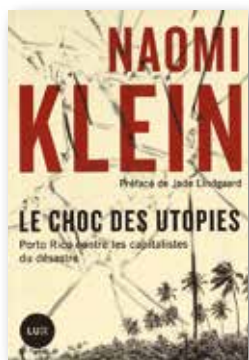
LE CHOC DES UTOPIES

PORTO RICO CONTRE LES CAPITALISTES DU DÉSASTRE

Trad. de l'anglais par Julien Besse

Lux, Montréal, 2019, 118 p. ; 16,95 \$

La journaliste et auteure canadienne publie un nouveau témoignage sur les risques, pour une population fragilisée par une situation de crise, de voir ses acquis sociaux bafoués au bénéfice d'intérêts privés, sous couvert de reconstruction.



Dans *La stratégie du choc*, paru en 2008, Naomi Klein exposait, avec de nombreux exemples à l'appui, sa théorie selon laquelle les cataclysmes naturels, les conflits armés, les perturbations économiques, ou toute autre crise d'envergure, créent des conditions de table rase. Divers types de promoteurs y voient alors l'occasion de privatiser des institutions ou de mettre en place des projets générateurs de profits pour une

minorité, au détriment des populations. Avec *Le choc des utopies*, la journaliste militante revient à la charge en étayant cette fois le cas de Porto Rico, après le passage des ouragans Irma et Maria en septembre 2017.

Ce nouveau livre de Klein ne constitue pas une analyse approfondie de la mouvance socioéconomique et politique à Porto Rico, dont la relation de dépendance envers les États-Unis repose sur un statut particulier et pour le moins alambiqué. On y trouve d'une part des exemples d'efforts déployés par des représentants du grand capital pour profiter de la situation précaire causée par les ouragans dans le pays. On y trouve d'autre part, et c'est le plus intéressant, des exemples de mobilisation citoyenne visant à prendre en mains la destinée du pays, dans une perspective d'autonomie, de solidarité et de démocratie.

La journaliste décrit entre autres la Casa Pueblo, un centre communautaire où ses fondateurs avaient installé des panneaux solaires il y a vingt ans, un geste ridiculisé à l'époque. Après le passage de Maria, la petite ville d'Adjuntas, désormais privée d'électricité, était plongée dans l'obscurité, sauf la Casa Pueblo. « La maison rayonnait tel un phare dans la nuit terrifiante. » Rapidement, la maison est devenue le centre névralgique d'opérations de secours autogérées, a fait office d'hôpital de campagne et s'est imposée comme carrefour d'échange d'informations permettant de nourrir l'optimisme. Pendant que certains proposaient de reconstruire les zones sinistrées de Porto Rico à grand renfort de développements immobiliers et d'infrastructures commerciales inspirées de Miami, la

population locale découvrait au milieu des décombres laissés par Maria les vertus des techniques adaptées aux événements météorologiques violents (comme l'énergie solaire) et prenait conscience de l'importance vitale des liens d'entraide.

De la pléthore d'initiatives citoyennes et communautaires ayant vu le jour, ou dont l'importance a été décuplée sous le coup des dégâts causés par les ouragans, un renouveau politique semble prendre forme à Porto Rico. Maria a provoqué du désarroi, mais également une volonté chez la population de réaffirmer sa souveraineté. L'organisation JunteGente (littéralement, peuple rassemblé), issue d'une soixantaine de groupes à travers l'archipel, se voue à l'élaboration d'un projet politique unifié, avec la volonté affirmée de répondre aux aspirations de la population locale. Les droits d'auteur des versions anglaise, espagnole et française du livre sont versés à cette organisation.

Gérald Baril

Rosa Parks

MON HISTOIRE

UNE VIE DE LUTTE CONTRE LA SÉGRÉGATION RACIALE

Trad. de l'américain par Julien Bordier

Libertalia, Montreuil, 2018, 196 p. ; 18,95 \$

Montgomery, Alabama. La femme de 42 ans qui entrait chez elle après une journée de travail était fatiguée. Elle éprouvait cette fatigue durable de l'âme et de l'esprit, celle de subir les brimades et les exactions continuelles, petites et grandes.



Plus accablée qu'à l'habitude, ce 1^{er} décembre 1955, cette femme qui se tenait debout devant l'opresseur depuis toujours est demeurée assise et a refusé de céder à un Blanc sa place dans le bus. Par ce geste non prémédité qu'elle assumerait cependant jusqu'au bout, la militante africaine-américaine Rosa Parks devient la mère des droits civiques aux États-Unis.

En ce temps-là, la majorité noire courbait l'échine et se taisait devant l'ignoble injustice qui régnait partout dans le Sud ségrégationniste. Cela allait changer. Quatre-vingt-dix ans après l'abolition de l'esclavage, le refus de Rosa Parks marqua un autre tournant historique. S'enclenchait à sa suite une campagne politique de boycott des transports publics de Montgomery, dont 70 % des usagers étaient noirs. La chronique de cet acte de résistance et de sa formidable organisation des déplacements de quelque 50 000 personnes captive, et la réponse féroce des Blancs consterne. Plusieurs contestataires perdirent leur emploi. Les bus restèrent confinés au garage. Les adhésions

aux sociétés suprémacistes blanches du Ku Klux Klan et du White Citizens connurent une forte progression. Des bombes explosèrent, dont une dans la maison de Martin Luther King Jr. Un an plus tard, le 21 décembre 1956, c'est jour de victoire. La Cour suprême des États-Unis déclare anticonstitutionnelles les lois de l'État d'Alabama sur la ségrégation dans les transports.

Arrière-petite-fille d'esclave, Rosa travaille aux champs avant même d'avoir atteint l'âge de raison. Elle se souvient que son grand-père, armé d'un fusil, faisait le guet sur le seuil de la maison, elle assise à ses pieds. Au terme de la guerre de Sécession entre l'Union et les États confédérés et après l'abolition de l'esclavage, la ségrégation et son cortège d'interdits frappent la majorité des personnes noires du Sud. Le Klan, très actif, punissait des pires châtiments la moindre transgression des Noirs, et ne tolérait pas davantage celle des quelques Blancs qui luttèrent à leurs côtés.

Le parcours de l'activiste Parks est accidenté, mais son récit est d'une simplicité désarmante, à l'image de la femme humble et si tenace qu'elle a été. Il ne faut pas croire qu'elle était naïve pour autant. Non seulement son récit relate-t-il une quête épique de liberté, mais il témoigne aussi du quotidien et des mille tracasseries qui cachaient les plus graves dangers. Aux côtés de Martin Luther King Jr, son bras droit le pasteur Ralph David Abernathy, Coretta King, l'avocat Edgar Nixon, Rosa Parks a pavé par sa force discrète la voie au mouvement d'une exemplarité qui ne devrait cesser d'inspirer nos luttes d'aujourd'hui pour la justice sociale. Sur le bout des lèvres, elle confesse : « Certaines personnes m'ont dit, et j'ai la faiblesse de les croire, que j'avais eu une grande influence sur leur vie ».

Rosa Parks a été de toutes les batailles décisives et son histoire épouse celle, moderne et pacifique, des humains ségrégués en raison de leur faciès et de la couleur de leur peau. Sur ses confidences se superposent les images de la marche historique de Selma-Montgomery en 1965, que la cinéaste noire Ava DuVernay a immortalisée dans *Selma* (2014), scandée par les mots de John Legend, lauréat de l'Oscar et du Golden Globe de la meilleure chanson originale, « Glory », en 2015. Quarante ans après son geste légendaire, Parks reconnaît les avancées de la cause et du combat au cœur de sa vie, et elle s'en réjouit. Mais elle s'inquiète à raison de la résurgence de violences extrêmes. Décédée en 2005 chez elle à Détroit, à l'âge vénérable de 92 ans, que penserait-elle aujourd'hui des explosions de violences racistes, policières notamment, qui mettent au défi la nation américaine ? Dans les années 1980, l'écrivain James Baldwin notait avec dépit : « La vérité est que ce pays [les États-Unis] ne sait pas quoi faire de sa population noire et rêve à une sorte de solution finale ». Né sous le règne d'Obama en 2013, le mouvement Black Lives Matter, lancé par trois Africaines-Américaines, Alicia Garza, Patrisse Cullors et Opal Tometi, nous rappelle que la marche des Noirs n'est pas encore arrivée à sa destination.

Thérèse Lamartine

Étienne Beaulieu

LA POMME ET L'ÉTOILE

Varia, Montréal, 2019, 201 p. ; 22,95 \$

Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas, deux artistes apparemment aux antipodes et pourtant apparentés par de nombreux liens sous-jacents. Deux tendances dans lesquelles peuvent se reconnaître un auteur, et peut-être un peuple.



Dès la première phrase de ce texte, qui ne comporte aucun autre découpage que les césures marquées par trois astérisques, Étienne Beaulieu fait une promesse qui ne sera pas honorée : « Ce livre aurait dû parler de choses très ennuyeuses, mais il parlera finalement de femmes et d'amour fou. » En réalité, c'est seulement vers la fin du livre que sera évoquée brièvement une passion amoureuse dont l'auteur semble retenir un

souvenir plutôt amer, puis à peine mentionné « un nouvel amour qui s'éveille ». Il est d'autre part assez paradoxal, sinon malhabile, de qualifier de « choses ennuyeuses » l'histoire de l'art en général quand les pages qui suivent en sont bel et bien partie prenante.

Toutefois, Beaulieu entraîne rapidement le lecteur dans une captivante exploration des oppositions et des similitudes entre Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas. Fasciné par ces deux immenses artistes, l'auteur fouille l'histoire personnelle et l'œuvre de l'un et l'autre pour en révéler à la fois les divergences et les convergences. Faisant du lecteur le témoin du cheminement de sa pensée, l'essayiste travaille à dégager l'essence de la posture de Leduc et de Borduas face à l'art, et face au monde dans lequel ils vivent, mais toujours en cherchant à apprécier dans quelle mesure ces postures sont présentes en lui-même et témoignent également d'une trajectoire sociohistorique récente. Les deux peintres originaires de Saint-Hilaire, aujourd'hui des légendes, des repères majeurs de la culture québécoise, deviennent ainsi « des prétextes à méditation sur nos destinées ».

Au fil de son exposé, Beaulieu examine le constat premier, le discours convenu, selon lequel Ozias Leduc représente une époque révolue et Borduas l'avènement d'un monde nouveau, un monde plus transparent et plus spontané. Assez tôt, toutefois, on perçoit l'ambivalence poindre dans l'essai, une prudente hésitation à favoriser l'un ou l'autre pôle de la réflexion. « Tout sépare ces deux hommes [...]. Le premier est volontiers ermite, fils de menuisier, pomiculteur, sorte de paysan passé du côté de l'art sans perdre sa culture immémoriale. Tandis que l'autre sera de toutes les bourrasques varloqué entre New York et Paris. » Entre la pomme et l'étoile, Beaulieu avoue être

touché par le quasi-culte dont jouit Borduas, le révolté, dont la contribution au *Refus global* a contribué à faire sauter les verrous qui empêchaient la société québécoise d'entrer de plain-pied dans la modernité. Mais, progressivement, se dessinent dans son propos une indulgence, sinon une admiration pour Leduc. « Calme ontologique de Leduc, désorientation panique de Borduas. »

L'essai tend à montrer que la libération, tant souhaitée par les artistes et la plus grande partie de la population à l'époque de Borduas, semble bien avoir été récupérée dans un contexte où l'économie néolibérale tire profit d'un bassin de travailleurs mobiles et précaires. La « déterritorialisation » et l'errance dont Borduas avait (peut-être) fait le choix paraissent aujourd'hui largement imposées, même à ceux dont la vie entière se déroule à l'intérieur d'un périmètre géographique bien circonscrit. Beaulieu témoigne ainsi d'une nostalgie partagée avec ses semblables pour certaines vertus de l'enracinement, avec lesquelles il serait légitime de vouloir renouer.

Si l'on veut bien oublier un faux départ et quelques incongruités, surtout dans le dernier droit du parcours, cet essai d'Étienne Beaulieu vaut le détour. On peut y voir une mise en perspective originale et stimulante des sempiternelles questions sur le devenir de nos sociétés, avec pour conclusion implicite une invitation à redécouvrir les vertus du territoire et, plus largement, de nos territoires communs.

Gérald Baril

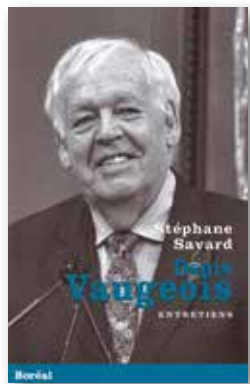
Stéphane Savard

DENIS VAUGEOIS

ENTRETIENS

Boréal, Montréal, 2019, 381 p. ; 29,95 \$

Denis Vaugois est un homme de contenu. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver dans cette biographie en forme d'entretiens une mine d'informations, aussi bien sur la vie même du protagoniste (historien, fonctionnaire, ministre, éditeur) que sur la vie politique du tournant des années 1980, sur les coulisses du monde de l'édition et, bien sûr, sur le fil conducteur de sa vie : l'histoire du Québec.



On ne doute pas que Denis Vaugois aurait eu la verve et la trempe nécessaires pour prendre en main et rédiger sa propre biographie. Il n'empêche, cette formule questions-réponses donne une perspective particulière de la vie de l'homme, passée par le filtre curieux et informé de Stéphane Savard, qui voit en Vaugois « l'un des historiens qui ont le plus mar-

qué la société québécoise depuis le début de la Révolution tranquille ».

Les témoins de cette génération qui s'est servi de l'instruction classique comme tremplin pour transformer le Québec dans les années 1960 sont de plus en plus rares – et de moins en moins entendus. Le portrait du milieu du siècle que brosse le Trifluvien pour commencer est passablement plus nuancé que celui qu'on a bien voulu nous transmettre. C'est une époque riche qu'il décrit, concluant en ces termes : « Quand les gens nous parlent de la 'Grande Noirceur', moi, je dis comme Jacques Ferron : je n'en ai pas eu connaissance ».

Sur l'histoire même du Québec, c'est aussi toute une vision qui s'expose au lecteur, mais nous nous en tiendrons ici à l'angle aujourd'hui incontournable, celui de l'identité, du rapport avec les Autochtones et de la question de la mixité, du pluralisme et de l'ouverture sur le monde. Pour Vaugois, l'affaire est entendue : « Vous n'avez pas besoin de préconiser un 'nationalisme civique' pour être inclusif. Le nationalisme canadien-français a fait la démonstration depuis le XVII^e siècle qu'il pouvait être inclusif ». Qui d'autre que lui a noté qu'autour de René-Lévesque, en 1976, se trouvaient des patronymes comme O'Neill, Johnson et Burns, sans parler des ministres mariés qui à une Américaine (Morin, Garon), qui à une Polonaise (Parizeau) ?

La folle aventure du *Boréal Express*, journal d'histoire immensément populaire qu'il publie avec Jacques Lacoursière et Gilles Boulet dans les années 1960, est ensuite décrite dans le détail, puis ses développements dans le monde de l'édition, et enfin l'incursion de l'homme dans le monde politique, avec son élection comme député de Trois-Rivières en 1976. Il devra attendre 1978 avant de devenir ministre ; on lui attribuera les Affaires culturelles, puis les Communications en 1979. Il n'y perdra pas son temps, dynamisant notamment l'expansion du réseau des bibliothèques publiques et des musées. Conscient de la précarité du marché de l'édition, il concocte une loi qui ferme toute subvention aux éditeurs dont la propriété n'est pas québécoise à 100 %.

Le chapitre qui porte sur la carrière politique de l'historien est particulièrement riche, non seulement au sujet des coulisses, mais aussi pour l'intérêt et la profondeur des réflexions de l'homme sur le rôle de simple député, ce que sera Vaugois pendant une bonne moitié de son parcours politique. « Quand j'ai sorti mon rapport, des parlementaires ont dit : 'Hé, Denis, c'est incroyable, je viens de comprendre ce que je fais ici ou plutôt ce que je pourrais faire ici !' »

Sur la défaite référendaire (1980), l'ex-député péquiste ne mâche pas ses mots : « À juste titre, on a beaucoup critiqué la question référendaire, mais ce n'est pas cette bizarre de question qui a causé la défaite ; c'est plutôt l'argent du fédéral. [...] Les gens ont été littéralement matraqués de publicité », à telle enseigne qu'il ne restait carrément plus d'espaces publicitaires à louer pour les souverainistes, arrivés trop tard. Nul doute d'après lui que Joe Clark (premier ministre canadien en 1979-

1980) aurait été moins « vicieux » que les libéraux et aurait « respecté le jeu démocratique ». Après la défaite, l'historien se promet d'écrire un jour l'histoire de cette campagne. Quand, en 1985, il prend rendez-vous avec un confrère d'université travaillant aux Archives publiques du Canada pour entamer ses recherches, celui-ci lui avoue que tous les dossiers ont été détruits. « Sur ordre ! »

Aujourd'hui âgé de 85 ans, l'esprit vif comme pas un, grand amateur d'urbanisme, Vaugois a toujours été un passionné qui avait à cœur non seulement la beauté, mais aussi l'utilité des choses, et qui a toujours eu le sentiment inné d'être un agent de changement, ce qu'il fut effectivement, avec vigueur, compétence, intelligence et bonhomie, jamais avec violence ou mépris. Intellectuel et entrepreneur, il répond sans détour aux questions qu'on lui pose sur ses nombreuses activités, y compris financières, et peut se montrer fier de son bilan, une fierté qu'il affiche sans fausse modestie mais sans prétention non plus.

François Lavallée

John Demos

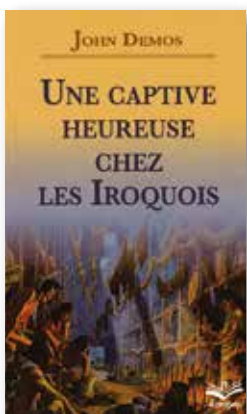
UNE CAPTIVE HEUREUSE CHEZ LES IROQUOIS

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE NOUVELLE-ANGLETERRE
AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

Trad. de l'américain par Berthe Fouchier-Axelsen

Presses de l'Université Laval, Québec, 2019, 414 p. ; 16,95 \$

Plutôt que de souscrire à l'« histoire sociale », l'historien américain John Demos a opté pour l'« histoire narrative » afin de raconter la captivité, chez les Iroquois mohawks de Kahnawake, d'Eunice Williams, fille du puritain John Williams, éminent pasteur de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle.



Le 29 février 1704, sous la conduite du jeune lieutenant Jean-Baptiste Hertel de Rouville, une cinquantaine de Français et un groupe composite formé d'Abénaquis de Saint-François, de Hurons de Lorette et de Mohawks de Kahnawake attaquent le village de Deerfield, au Massachusetts. Les Indiens – « erreur » d'appellation retenue par l'historien, « bien qu'avec réticence » – massacrent alors les habitants,

suppriment les animaux, pillent et brûlent les maisons, et font quantité de prisonniers. Parmi ceux-ci, on compte John Williams, sa femme et cinq de leurs enfants ; deux autres, âgés de six ans et de six semaines, sont abattus sur place. Durant la longue et contraignante marche des captifs vers Montréal, la

femme de John est tuée. Lui-même et quatre enfants seront par la suite libérés, tandis qu'Eunice, enlevée à sept ans, ne voudra jamais retourner vivre dans sa famille ni dans son pays d'origine malgré les nombreuses démarches, prières et objurgations de son père et de son frère Stephen. Adoptée à Kahnawake, Eunice se mariera à un Mohawk, deviendra catholique, mettra au monde au moins deux filles, qui épouseront des Indiens, et aura des rapports sporadiques avec les siens, dont Stephen devenu pasteur comme son père.

Loin de prendre le ton habituel de l'historien grave et neutre, John Demos, bien servi par sa traductrice française Berthe Fouchier-Axelsen, choisit un mode narratif qui ne se contente pas de rapporter les événements. Attentif à la psychologie des personnages mis en scène, il se plaît à commenter, à expliquer, à interpréter les faits, voire à lire « entre les lignes » ou à imaginer des scénarios plausibles en l'absence de documents concrets. Même s'il dit avoir renoncé à écrire une « histoire sociale », John Demos trace nombre de tableaux reconstituant la vie des colons de la Nouvelle-Angleterre, les guerres intertribales et anglo-françaises, les luttes de pouvoir entre les pasteurs puritains américains et les jésuites du Canada, les négociations menées pour l'échange ou la libération de prisonniers, le trafic illicite des fourrures, les mélanges raciaux, le système matriarcal indien, les tortures... Il fait tout particulièrement revivre la communauté mohawk de Kahnawake où Eunice Williams a vécu jusqu'à sa mort, en 1785, à 89 ans. Se profilent également en arrière-plan plusieurs grands épisodes de l'histoire, tels la guerre de Succession d'Espagne, la Grande Paix de Montréal, la double prise de Louisbourg, le traité d'Aix-la-Chapelle, la bataille des plaines d'Abraham, la guerre de l'Indépendance américaine...

Une captive heureuse chez les Iroquois repose sur une impressionnante documentation : les 43 pages terminales réunissent pas moins de 658 notes et références bibliographiques. L'essai a reçu aux États-Unis le National Book Award en 1994 et le prix Francis Parkman en 1995, en plus d'avoir été finaliste pour deux autres distinctions : le prix Ray Allen Billington et le National Book Critics Circle Awards. Voilà des honneurs pleinement mérités.

Jean-Guy Hudon

Sous la dir. de Mélissa Verreault

AVEC PAS UNE CENNE

RÉCITS DE VOYAGE

Québec Amérique, Montréal, 2019, 210 p. ; 24,95 \$

Le thème du voyage constitue une source intarissable d'inspiration pour la création littéraire.

En témoigne bien l'ouvrage collectif *Avec pas une cenne*, qui réunit quatorze brefs récits de voyage produits par autant de créateurs invités (romanciers, nouvellistes, humoristes, scénaristes, chroniqueurs, etc.). Dans ce genre de collectif, la qualité



peut évidemment varier d'un texte à l'autre, mais disons que dans l'ensemble l'ouvrage ne manque pas d'originalité. À une époque où les voyages se sont considérablement « touristifiés » et banalisés, les auteurs-voyageurs, aguerris comme inexpérimentés, réussissent en effet à surprendre et à dépayser le lecteur. Certes, les motivations de départ restent généralement assez communes. Il s'agit de faire « une grande remise en question », de « changer le mal de place », de « liquéfier [une] peine [d'amour] », d'« expérimenter la vraie vie », de « voir si vivre [peut] signifier autre chose », etc. Mais dans la plupart des récits, rien ne se passe comme prévu et les voyages donnent alors lieu à une diversité de tribulations, de complications, voire de désillusions : « À peine débarquées à Paris, écrit une des auteurs, nous étions déjà lasses. Déçues. [...] en vrai, la tour Eiffel avait l'air d'un immense bricolage en cure-dents, tandis que la Seine et les bateaux-mouches nous paraissaient aussi romantiques qu'un ruisseau infesté de moustiques ». Ces mésaventures personnelles sont souvent rendues avec une verve truculente, mais surtout avec un humour et une distance qui conviennent bien au comique de certaines situations. Le lecteur s'amuse et s'attendrit à la fois des déconvenues éprouvées par les uns et les autres (déception amoureuse, anxiété, problème de santé, « sentiment d'inadéquation », désenchantement, etc.) et de la résilience dont il faut faire preuve dans les circonstances. « Tant qu'à trébucher, aussi bien le faire avec panache », lit-on en quatrième de couverture, au sujet de la « leçon à retirer » de ces quatorze récits. On peut difficilement ne pas se rappeler la fameuse remarque de l'écrivain voyageur suisse Nicolas Bouvier : « Si on ne laisse pas au voyage le droit de nous détruire un peu, autant rester chez soi ». Le voyageur le plus expérimenté du groupe d'auteurs formule un souhait pour ses enfants qui voyagent avec lui et qu'on pourrait sans doute étendre à l'ensemble des collaborateurs de l'ouvrage : « Que nos voyages à tous se muent en actes de guérison, quelles que soient nos plaies, petites ou grandes ». Bref, au risque de généraliser au sujet de récits somme toute assez différents tant sur le plan des destinations visitées que sur celui des styles adoptés, on retient de l'ensemble de cette production viatique une tendance marquée à déplacer l'attention du voyage au voyageur ou à la voyageuse, autrement dit de la description sommaire des lieux visités à la narration d'anecdotes amoureuses, érotiques, familiales, amicales, etc. En effet, dans ces courtes histoires (entre dix et vingt pages chacune), l'ailleurs est nécessairement réduit à sa plus simple expression au profit d'une expérience personnelle, parfois de nature intime, au

cours de laquelle chacun, tout exposé qu'il est à la perte de ses repères habituels, confronte ses propres limites. De l'époque révolue des cartes postales, nous sommes décidément passés à celle des *selfies* !

Pierre Rajotte

Mathieu Bureau Meunier

WAKE UP MES BONS AMIS !

LA REPRÉSENTATION DE LA NATION DANS LE CINÉMA DE PIERRE PERRAULT 1961-1971

Septentrion, Québec, 2019, 168 p. ; 19,95 \$

Pierre Perrault, pionnier et icône du cinéma documentaire québécois, a tourné cinq longs métrages de 1961 à 1971, les plus connus étant sans doute *Pour la suite du monde* (1963) et *L'Acadie, l'Acadie ??* (1971). Mathieu Bureau Meunier choisit ici d'examiner cette œuvre sous l'angle du (néo-)nationalisme, mettant ainsi en évidence non seulement les convictions du militant documentariste mais aussi le mouvement de fond de toute une époque, celle où l'appellation *Canadien français* commençait à faire place à *Québécois*.



À l'heure où le XXI^e siècle achève son premier quart sur fond de dénigrement de l'« identitaire », on se sent bien loin de cette époque où il y avait lieu de mettre en scène des gens ordinaires qui voient une substance évidente dans l'idée de nation canadienne-française et qui montrent du doigt « les Anglais » comme ennemis. Et pourtant. Le monde mondialisé d'aujourd'hui n'est-il pas celui que commentent déjà les pêcheurs de l'île aux Coudres

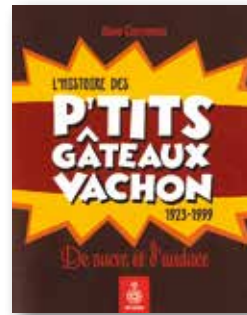
lorsqu'ils dénoncent les grandes entreprises qui les dépouillent de leurs moyens de subsistance et de leur mode de vie, qu'il s'agisse de la pêche, de la construction de navires ou du transport du bois ? « Eux autres ils ont de l'argent, ils s'en fichent ! C'est les capitaux qui manquent. » Les bateaux géants, dorénavant, passent loin devant l'île aux Coudres, sans s'y arrêter, ni d'ailleurs en partir.

La fibre nationaliste de Perrault s'exprime aussi dans les images qu'il rapporte de Moncton, où il a filmé les manifestations d'étudiants réclamant le bilinguisme de la ville. Le mépris avec lequel ils sont reçus par la classe dominante anglophone préfigure pour Perrault ce qui attend les Québécois s'ils ne mettent pas le poing sur la table. Des pêcheurs de l'île aux Coudres aux Acadiens de Moncton, c'est de la fragilité des groupes opprimés qu'il est question, mais teintée d'un discours nationaliste, et c'est bien ce qui détone avec l'époque

d'aujourd'hui. Pour les protagonistes de Perrault – et pour le cinéaste lui-même –, la solution s'ancre obligatoirement dans le passé, même si l'avenir reste à bâtir.

L'ouvrage de Bureau Meunier, émaillé de citations colorées tirées des films de Perrault, se lit bien. On aurait peut-être aimé en introduction une simple description des cinq œuvres étudiées avant l'analyse transversale, mais il reste que, malgré un style un peu scolaire, l'auteur nous plonge efficacement dans cette époque qui en a peut-être plus à nous apprendre qu'on ne veut bien se l'avouer.

François Lavallée



et se lancer dans un projet aussi différent de ce qu'ils ont connu jusque-là. Il faut dire qu'ils sont fortement motivés par l'espoir de donner du travail à leurs enfants et de ramener au pays leurs fils partis tenter leur chance aux États-Unis.

Au départ, le pain est le seul produit offert par la petite entreprise. La famille Vachon va ensuite faire preuve d'initiative. Ainsi, ayant croisé un

Dave Corriveau

L'HISTOIRE DES P'TITS GÂTEAUX VACHON 1923-1999

DE SUCRE ET D'AUDACE

Septentrion, Québec, 2019, 188 p. ; 27,95 \$

Dave Corriveau a étudié à l'Université Laval en histoire et en sociologie. Il est coauteur du livre *La Corriveau*, qui a été finaliste au Prix du Gouverneur général en 2014 en plus de remporter le Prix littéraire du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean en 2015.

Originaire de la Beauce et ayant été témoin de près (plusieurs membres de sa famille, y compris lui-même, y ont travaillé) du succès phénoménal de la pâtisserie Vachon, il est l'auteur tout désigné pour en raconter l'histoire.

C'est en 1923 que débute l'aventure qui va conduire aux petits gâteaux Vachon. Cette année-là, le couple Joseph-Arcade Vachon et Rose-Anna Giroux se porte acquéreur d'une boulangerie de Sainte-Marie. Déjà âgés de 56 et 46 ans, les Vachon n'ont pas froid aux yeux pour ainsi quitter leur terre

vendeur de gâteaux venu de Montréal, Louis lui achète pour quinze dollars de marchandises, qu'il réussit à écouler facilement auprès de sa clientèle. C'est ce qui va conduire aux petits gâteaux. Les Vachon vont également démontrer beaucoup d'audace, et ils n'hésiteront pas à agrandir et à moderniser leurs installations à plusieurs reprises, et même à déménager lorsque le besoin s'en fera sentir. Ils finiront par devenir le premier employeur de Sainte-Marie de Beauce. Et ils vont créer des filiales et acheter des concurrents. Puis, après la syndicalisation et une grève crève-cœur en 1969, c'est au tour de la famille Vachon de vendre. En effet, le Mouvement des caisses Desjardins se porte acquéreur de 83 % des parts de l'entreprise en 1970. Le groupe Culinar, auquel ont été intégrées les divisions Vachon, est vendu à Saputo en 1999 puis, en 2015, à une multinationale mexicaine, Grupo Bimbo.

Dave Corriveau raconte avec maîtrise l'aventure inspirante des p'tits gâteaux Vachon. Ce bel ouvrage est abondamment illustré de photographies en noir et blanc et en couleurs.

Gaétan Bélanger

Abonnez-vous
Magazine papier + Web = 34 \$ seulement (taxes incluses) 4 numéros/an
Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou 1 833 619-7743